

REFUGIÉ

Une Sultane qui devient Bourgeoise

Venise, octobre.

La littérature avait fait de Venise le dernier refuge de ceux dont la sensibilité est la plus extrême, les artistes et les névrosés. Cette saison, la dernière élégance exige que l'on possède un palais à Venise. Dès le 15 septembre, il est indispensable, pour le bon ton, de se montrer, l'après-midi, sur le Grand Canal ou sur la terrasse du Lido, et, le soir, de manger des glaces, au café Florian, sur la place Saint-Marc.

Sommes-nous donc devenus tous si artistes ou si névrosés que nous éprouvions le besoin de promener nos loisirs là où Musset et George Sand promènent leurs désespérances nerveuses ?

On pense généralement que Venise exhale encore une volupté spéciale, volupté cérébrale, volupté paludique. Des merveilles architecturales menacent chaque jour de s'écrouler sous la lagune. Une œuvre de mort, d'autant plus cruelle qu'elle est plus lente, dit-on, s'accompagne avec ces eaux, qui usent incessamment les marbres et les mosaïques.

En réalité, ce soir, pour trouver la Venise qu'on s'imagine et qui fut longtemps la seule Venise, je suis obligé de presser mon gondolier de gagner vivement les canaux, étroits et obscurs, qui vont de Santa Maria del Formosa à San Giovanni e Paolo. Dans ces ruelles désertes, quelquefois malodorantes, la gondole passe silencieusement. A chaque tourbillon, pour éviter une collision possible, le gondolier pousse un cri rauque, auquel seul l'écho répond. Les eaux sont lourdes. La gondole, qui s'incline sur elles, avec une attitude calme, les ride à peine. Les ponts que je franchis sont bas. Aux fenêtres des palais, transformés en taudis, des loques multicolores pendent. Je devine aux murs des fresques, dont seuls apparaissent encore quelques lambeaux lamentables. L'étrange bercement de droite à gauche qu'ont les gondoles prédispose le rêveur aux évasions en le plongeant dans une demi-somnolence. Je retrouve ici la Venise qui brisa une à une toutes les forces de Léopold Robert jusqu'à son suicide...

Mais là-bas, sur le Grand Canal, sur la place Saint-Marc, Venise n'est plus qu'une admirable station balnéaire. Des bateaux-mouches passent régulièrement, qui vont à la gare. Des canots automobiles se croisent avec des sons de trompe. Le palais d'Othello est occupé par un hôtel. Des reclames s'étalement sur les balcons d'où les belles patriciennes regardaient le cortège doré du Bucenfaure. Les anciennes résidences des Doges appartiennent à des antiquaires et à des industriels, qui ne refont les mosaïques de leurs façades que pour y inscrire leurs noms et leurs prix courants. On ne respecte pas les montagnes de la Suisse. On ne pouvait pas respecter la Venise des artistes.

Trois fois par semaine la place Saint-Marc est illuminée de cent mille lampes. Les dentelles architecturales des Procuraties disparaissent sous les cordons de feu, qui les dessinent schématiquement en les réduisant à des travaux d'enfant. Des projections sont faites sur les principaux monuments. En face du palais ducal, San Giorgio Maggiore et la Madona della Salute émergent de la nuit comme des palais de carton destinés à jouer un rôle dans une fête nautique où le bouquet consiste en un incendie général.

D'Autriche, d'Allemagne, d'Amérique, on accourt pour se pâmer devant ce spectacle. Les pigeons de Saint-Marc s'effarent de tant de lumières. On peut les voir s'enfuir des corniches de la basilique qui leur servent de nids et s'élèver très haut dans le ciel pour retrouver la nuit. Personne ne comprend que ces oiseaux sont les meilleurs amis de Venise.

Les magasins sont, bien entendu, devenus innombrables. On ne vend plus seulement, dans la « Merceria », les dentelles fameuses et les verreries de Murano. On vend encore, et surtout, de la pacotille, des verroteries qui semblaient ne pouvoir servir qu'à l'exportation coloniale, mais que les Allemands se disputent. Certains bijoutiers de la rue de la Paix ont des succursales place Saint-Marc. Il y a des clients pour les colliers en verre coloré à treize sous et pour les diadèmes en diamants à deux cent mille francs.

Venise, station balnéaire, mérite sa vogue. Le climat y est délicieux. Les couchers de soleil y sont incomparables. Et surtout la vie quotidienne y est empreinte d'une continue élégance.

Les personnalités sont à Venise « en représentation ». Généralement, ce n'est pas pour leur déplaire. Lorsque l'une d'elles s'apprête à prendre possession de son palais, tout Venise en est prévenu par ce fait que des peintres s'empressent de repeindre à ses couleurs, de chaque côté du perron, les poteaux qui sortent assez haut de la lagune et qui permettent d'amarrer les gondoles.

L'inconnue ne se pratique pas à Venise. Une grande dame qui apparaît sur le Grand Canal est aussitôt reconnue. D'abord elle a sa gondole propre, noire selon la règle, mais décorée intérieurement de sculptures dorées caractéristiques. Et ensuite elle a ses gondolières particuliers. Ceux-ci sont toujours vêtus

en matelots, blancs ou bleus, mais ils ont une énorme ceinture qui retombe le long de la jambe. A la couleur des ceintures, on sait de loin le nom de la maîtresse du bord.

A l'intérieur de Venise, les élégantes rendent leurs visites en gondole. Les petites denfellières, qui n'ont pour se montrer coquilles qu'un long châle, une coiffure traditionnelle et des souliers vernis, s'arrêtent souvent pour remarquer avec quelle grâce désinvolte les Françaises de Venise abordent au quai des Esclavons. On croirait véritablement que celles-ci sont patriciennes de race. Lorsqu'elles doivent faire de plus longues excursions, elles prennent le canot automobile.

Plus d'autos ! Plus de chevaux ! Quel changement agréable ! Les palais sont immenses. Ils seraient bien peu pratiques en hiver. Mais on ne les habite point alors. Quelle joie pittoresque de se recevoir dans ces conditions !

Evidemment, si Byron, si Musset, si George Sand, si Léopold Robert, si Wagner avaient le privilège de revivre, ils hésiteraient longtemps avant de reconnaître leur Venise. Ils s'imaginaient qu'un jour cette belle sultane disparaîtrait sous les flots et qu'elle survivrait au moins avec son image intacte dans le souvenir des rêveurs. Mais on reconstruit sans se lasser les palais de Venise. L'Adriatique recule au-delà du Lido. Chaque année de nouveaux canaux se dessèchent. La belle sultane engrasse. C'est une déplorable façon de mourir.

Albert Acremant.

Excelsior commencera demain son nouveau feuilleton :

L'Amour marié

PAR M. ERNEST GAUBERT

Dans cette œuvre, vivante et colorée, nos lecteurs trouveront une intrigue passionnante se déroulant au milieu de tragiques émeutes à Barcelone.

FEUILLES VOLANTES

Le fusil de Théodore de Banville

C'est à propos de la reprise du *Baiser* à la Comédie-Française. Elle redonne de l'actualité à ce fusil de Théodore de Banville qui est accroché au mur de la chambre du bon poète Jacques Richepin, là-bas, dans cette île Tristan qui défend Douarnenez.

Banville, le doux Banville, avait exprimé le désir impérieux d'être chasseur comme tout le monde, et sa femme, qui l'entourait de soins tendres, lui fit un jour la surprise d'un superbe fusil damassé et d'un chien primé pour son flair.

Le petit père Toto — on appelaît ainsi le poète dans la famille — partit donc un matin pour je ne sais quelle forêt automnale toute pleine d'arbres aux feuilles d'or... Le temps était gai, le soleil chauffait les feuilles jaunes des chênes et des ormes; quant aux boutefaux, ils se contentaient d'être argentés pour ne pas donner de démentis aux tableaux de Corot...

Le poète s'assit sur un tertre, regarda et admira... Le chien déjà fidèle, ne quittait pas son maître et, le nez quêteur, interrogait l'horizon... Les perdreaux, les faisans, les lièvres avaient eu peur tout d'abord, mais ils comprirent vite que ce n'était qu'un poète, c'est-à-dire un ami qui venait tranquillement se reposer dans leur bocage, et ils reprirent vite leurs petites occupations coutumières.

Alors, le grand Banville, ivre de poésie, crayonna des vers dans le plus somptueux des décors; la nature lui avait vite organisé un cabinet de travail tendu de ses tapisseries les plus fournies avec *alentours d'oiseaux*, comme dans les *Gobelins* de Paris... Seul le chien méprisait son patron et lui tirait une langue haletante.

Au coucher du soleil, le poète rentra chez lui, escorté des pâles contours des fées Urèle et Titania.

On s'étonna de ne rien trouver dans son carnet. La cuisine récomptait sur un faisan ou sur un lièvre, tout au moins... Il s'excusa : « Que voulez-vous ? Je n'ai pas eu le temps de me reconnaître ! J'ai été distraint par les chansons des oiseaux, par la royale promenade des faisans dorés, par les gamines des lapins... »

Et il se mit à travailler au *Baiser*. C'est de l'histoire.

Quelques jours après, Antoine venait lui demander un acte en vers; Banville regarda l'auteur : « Savez-vous dire les vers, mon ami ?... — Oui maître, j'veus vous réciter tout... — Pour un théâtre qui n'existe pas, imaginez-vous une salle au fond du passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, je louerai des chaises... mais peut-être me prêtera-t-on un soir la Gaîté-Montparnasse ? En tout cas, vous serez joué par des jeunes gens qui aiment les vers... vos vers... »

Alors, Banville n'hésita plus... il lui donna le manuscrit.

Et le fusil ?

Vingt-cinq ans après, c'est-à-dire il y a quinze jours, le fils d'Antoine le décrochait du mur de Jacques Richepin et il allait chasser dans l'île Tristan.

Mais, toute réflexion faite, il n'a pas osé tirer.

MAURICE VAUCAIRE.

La Caricature étrangère



— Qu'y a-t-il, mon amie ? Vous avez l'air terrifiée ?
— J'ai peur ! J'ai peur ! Le fromage nous suit...

(Extr. du London Opinion.)

EXCELSIOR

NOS GRANDES ENQUÊTES⁽¹⁾ Quel est l'avenir DE LA musique française?

Il semble qu'on puisse conclure de notre enquête que la musique française est à l'heure actuelle la plus variée qui soit au monde.

L'intérêt d'une enquête comme celle qui vient de se terminer dans les colonies d'*Excelsior*, touchant le présent et l'avenir de la musique française, réside assurément dans la diversité des opinions qui s'y rencontrent. Peut-être serait-ce donc en fausser le caractère et en altérer la véracité que de vouloir coûte que coûte ramener à un petit nombre d'idées générales et communes, sous forme d'une conclusion bien arrêtée, les consultations qui nous ont été données avec autant de bonne grâce que de compétence.

On remarquera toutefois qu'en art les opinions diffèrent moins que les œuvres. En art, ou du moins chez les artistes, tant aux critiques, c'est autre chose : l'intransigeance et l'absolutisme sont parfois leur seul moyen pour jouer à l'originalité. Mais un artiste véritable s'affirme suffisamment dans ses œuvres — avec suffisante concision et quelle force M. Camille Saint-Saëns vient de nous le rappeler ici-même — pour avoir besoin de nier dans ses jugements. Un artiste doit être, au contraire, accessible à toutes les formes de la beauté. Ainsi, au cours de notre enquête, avons-nous vu M. Vincent d'Indy, qui n'est certes pas un « mélodiste » au sens courant de ce terme, proclamer la prééxcellence de la mélodie ; ainsi avons-nous entendu M. Albert Roussel, artiste fort distingué, mais qui ne donne pas précisément l'idée d'un joyeux drille, appeler de ses vœux un opéra-bouffe de copieuse et pétilante galeté...

Par cet éclectisme, naturel aux artistes dignes de leur art, s'explique l'optimisme unanimement qui s'observe dans l'enquête d'*Excelsior*.

Des esprits chagrinés traiteront cet optimisme de profesional : ils nous rappelleront en souriant l'excellent M. Josse : « Pouvez-vous, diront-ils, attendre que des musiciens français fissent le procès de la musique française ? Vous nous la baillerez belle : allez-vous demander à des médecins d'annoncer la faillite de la médecine ? »

Or, l'optimisme de nos musiciens semble justifié. On peut, sans tomber dans une complaisance chauvine, affirmer que la musique française est, à l'heure actuelle, la plus variée qui soit dans aucun pays du monde. M. Camille Saint-Saëns, par exemple, dans une alerte vieillesse dont l'activité semble narguer les ans et déferler démentir les dates, est aujourd'hui sans rival pour maintenir le drapeau international de l'artifice académique (prenez cette épithète, je vous en prie, dans le meilleur sens). A sa droite, M. Vincent d'Indy représente mieux que personne, avec une double autorité d'artiste et de chef, une sorte de partissime technique, tandis que l'autre côté M. Debussy figure avec une originalité absolue la fantaisie dans ce qu'elle a de plus subtil, de plus capricieux et, en apparence, de plus indécis. Je ne pense pas que le « vérisme » ait jamais donné en Italie aucune œuvre qui sache imiter la vie d'autant près que le fait M. Gustave Charpentier dans *Louise*. Pour être moins représentatif d'une école, d'une école, d'une formule, d'une esthétique bien tranchée, ce ne sont point seigneurs négligeables que les Fauré, les Bruneau, les Dukas, les Florene Schmitt, etc.

Voilà pour le présent. Quant à l'avenir, on n'en peut préjuger que dans la mesure où il est solidaire du présent et éclairé par lui sur une toute petite zone, comme une paire de phares, à l'avant d'une automobile rapide, jeté sa lumière sur une étroite tranchée de route vite dévorée. L'art n'est pas comme l'astronomie : on y va de surprise en surprise, et cette surprise y fait foi. Rien ne permettait, il y a quinze ans, d'annoncer l'apparition au firmament artistique d'une œuvre aussi neuve que celle de M. Debussy et d'une œuvre telle que Pelleas.

Aujourd'hui, l'influence accablante du wagnérisme, l'influence nébuleuse du symbolisme, l'influence grave, mais un peu maussade, de César Franck sur la musique française, semblent avoir fait leur temps. A l'exemple des arts plastiques, ralenti par l'art de l'impressionnisme (et si bien flamboyant avec l'école impressionniste d'hier), la musique française semble revenir à plus de joie et à plus d'éclat. Pour rehausser cette joie et cet éclat, elle semble faire volontiers appel au secours de la lumière de la couleur, du geste : la vogue de certaines entreprises théâtrales récentes a-t-elle provoqué ce mouvement ? L'a-t-elle seulement favorisé ? Je ne me fais point fort d'en dédir ; moins encore pourrais-je dire si ce mouvement est appellé à se développer ou à se continuer.

Tout ce que l'on peut assurer, c'est que notre musique française montre dans le présent assez de force pour que l'on puisse avoir confiance dans son avenir. Comme pronostic, c'est un peu vague, je le sais ; mais, comme diagnostic, c'est satisfaisant. Jean Chantavoine.

Un couple parisien se suicide au Havre

LE HAVRE, 11 octobre (De notre correspondant particulier, par téléphone). — Mme Thérèse, logeuse, 25, rue Bazan, avait loué, jeudi après midi, une chambre au troisième étage, à un couple qui se fit inscrire sous les noms de Albert Laurent, trente-quatre ans, et Julie Constant, trente-deux ans. Or, ce matin, en ouvrant la porte de cette chambre, on trouva les deux locataires asphyxiés dans leur lit. Au milieu de la pièce se trouvait un réchaud contenant encore quelques débris de charbon de bois. Le commissaire de police du deuxième arrondissement, se rendit sur les lieux pour les constatations. Sur la table de nuit, il découvrit un billet ainsi conçu : « J'ai le regret de vous faire de la peine. Nous mourrons courageusement. — PISQUET, 53, rue Souffroy, Paris-Batignolles. JEANNE CONNAN. »

Au dos du billet : « Adieu ; c'est fini. Embrasse bien tout le monde pour nous. — LOUIS CHARRETIER, 53, rue Souffroy, Paris. »

Ce papier en extrems va être envoyé à l'adresse indiquée. Quant aux deux cadavres, ils ont été déposés à la Morgue.

(1) Voir *Excelsior* des 7, 8, 9, 10 et 11 octobre.

LE CONFLIT BALKANIQUE

Heures d'angoisse

Les Monténégrins sont victorieux | Les Grecs vont entrer en campagne

Bulgares et Serbes sont prêts au combat | L'Autriche-Hongrie est inquiétante

négrins, et plusieurs détachements turcs chargés de la protection de l'arrière-garde ont été attaqués et ont subi des pertes.

Les Monténégrins s'emparent du fort de Schipcanik

PODGORITZA, 11 octobre (Dépêche Havas). — Les Monténégrins ont pris d'assaut, dans la soirée, la fortification turque de Schipcanik, entre Detrich et la ville de Touzi. Les deux adversaires ont donné des preuves émouvantes de leur héroïsme.

Chez les Monténégrins règne un esprit joyeux, causé par les deux brillantes victoires de Detrich et de Schipcanik.

Assez tard dans la soirée, le roi a reçu à son quartier général le commandant turc de Detrich, qui a été transféré avec ses soldats à Podgoritzza.

Les Turcs auraient repoussé une attaque bulgare

CONSTANTINOPLE, 11 octobre (Dépêche Havas). — Un communiqué du ministère de la Guerre annonce que les troupes turques ont repoussé les attaques des Bulgares contre le blockhaus de Sogoutchouk-Banik, dans la zone de Dospat.

Les Bulgares ont renforcé leurs postes de Mevdouchtepe et de Yadi-Yourda, dans la zone de Tunach. Les Turcs ont pris des mesures en conséquence dans cette région.

Le roi Ferdinand de Bulgarie prend le commandement des troupes

SOFIA, 11 octobre (Dépêche Havas). — La concentration continue ; elle se poursuit activement, surtout vers Tirnowo. On dégarnit la région voisine de la Roumanie.

Le roi a assumé le commandement en chef des troupes ; il s'est adjoint le général Savoff et a nommé le général Fitcheff chef d'état-major.

La démarche des puissances

La réponse de la Turquie

CONSTANTINOPLE, 11 octobre (Dépêche Havas). — Le bruit se répand que la note des grandes puissances sera examinée définitivement au Conseil des ministres de demain.

D'après les journaux, le Conseil des ministres d'hier a pris connaissance d'importantes dépêches des ambassadeurs de Turquie à Vienne, Paris, Saint-Pétersbourg et Londres, et a transmis à ces